

### *Chapitre 3*

Louis s'était assis sur la banquette les bras croisés, regardant avec attention le paysage qui défilait devant ses yeux, il le connaissait encore. Il n'avait même pas jeté un œil sur ses voisins de compartiment. Le trajet jusqu'à Saumur ne l'inquiétait pas vraiment, par contre les deux changements de trains qu'il devait effectuer le souciaient davantage. Deux gares : Blou et Vivy, émaillaient le parcours. Ces villages ne lui évoquèrent rien, peut-être en avait-il entendu parler, mais sans y prêter attention, les quelques maisons qui les composaient, lui laissèrent à penser que ça n'en valait pas la peine. Il était beaucoup plus intéressé par la ville. La campagne, il connaissait ! Il trouva le train bien lent et se demanda à quelle heure il avait bien pu partir de Paris pour en être là, en roulant à cette vitesse ? Il avait pourtant noté les horaires avec précision, mais il s'était limité à son seul parcours. Lorsque le train s'arrêta à Saumur, il eut un petit doute, vite balayé par l'annonce faite qu'il s'agissait bien du terminus. C'était bien là, que les choses se compliquaient, il devait changer de train ! Les vingt

minutes d'arrêt ne furent pas de trop pour dissiper ses doutes, et, renseignements pris auprès d'un agent, de s'entendre dire que le convoi était sur la voie d'à côté.

La prochaine gare était Nantilly, de l'autre côté de la Loire. Le train partit lentement en longeant le fleuve, ensuite, il décrivait une grande courbe, à tel point, qu'en collant son visage à la vitre, il aperçut la tête du convoi s'approcher du pont enjambant la Loire.

Louis put ainsi admirer, dans le rythme saccadé des jeux d'ombres et de lumières produit par le treillis métallique des poutres, le fleuve dans toute sa majesté, mais aussi l'île d'Offard, que ses cousins saumurois lui avaient vanté, comme un endroit agréable à parcourir en famille le dimanche. Son regard était si ardemment fixé sur le paysage, qu'il fut surpris par la subite obscurité à l'entrée du train dans le tunnel, qu'un coteau trop abrupt avait obligé à creuser vingt-quatre ans plus tôt. Quelques minutes plus tard, tout juste sorti de l'obscurité, le convoi freinait dans un bruit strident. Il s'immobilisait enfin, après plusieurs soubresauts, déstabilisant certains passagers trop pressés, déjà debout avant l'arrêt. La gare n'était pas bien grande, il courut, craignant de rater le départ de son train, qui attendait pour la correspondance.

Lorsqu'il eut pris place à l'intérieur, il éprouva un soulagement mêlé de fierté d'avoir, au moins en partie, mené à bien son premier voyage. Il était maintenant

certain d'arriver à bon port, pour peu qu'il n'oublie pas de descendre à Doué la Fontaine. Il s'était assoupi quelques minutes et lorsqu'il ouvrit les yeux à nouveau, le paysage avait changé, les parcelles cultivées étaient plus étendues, les bois et les bosquets peu nombreux, il regrettait déjà les vastes forêts vernantaises, les prairies verdoyantes bordées de peupliers, les petits ruisseaux langoureux le long desquels il faisait si bon rêvasser.

Il était presque au terme de son voyage, l'avant dernière station était passée. Il commençait à trouver la journée bien longue. Depuis son lever, il n'avait pas arrêté, allant de découverte en découverte, d'abord le voyage en train, puis maintenant l'arrivée dans son nouveau lieu de vie et de travail. Louis, ne connaissait rien des maisons bourgeoises, ni le genre de travail qui lui serait demandé, ni le comportement qu'il devrait avoir. Il n'était qu'un simple fils d'agriculteur, ne sachant rien faire d'autre qu'être un gentil garçon, très poli, très religieux. Ses parents étaient fiers de l'éducation qu'ils lui avaient transmise, il devait continuer ainsi, obéir, être respectueux, apprendre correctement son métier, ne pas oublier que cela lui avait permis d'entrer au service de cette famille.

Il n'imaginait même pas désobéir à sa mère, qui maniait avec une certaine adresse à son endroit, « une main de fer dans un gant de velours ». Il lui vouait d'ailleurs, une grande admiration d'avoir trouvé ce

placement, alors qu'ils n'étaient que de modestes agriculteurs, rivés à leur terre dans le petit bourg de Vernantes, qu'ils n'avaient jamais quitté.

L'explication, il le présumait, venait de leurs cousins de Saumur avec qui ils étaient très liés et qui lui avaient trouvé cette place au château des Mines à Saint Georges Châtelais.

Le soleil venait de se coucher derrière la ligne d'horizon, lorsque le convoi s'immobilisa en gare de Doué-la-Fontaine. Une vingtaine de voyageurs descendirent avec lui et sortirent sur le parvis. Une voiture à cheval attendait devant la gare. Il n'eut pas besoin de se présenter, à peine eut-il le temps de dire bonjour que le cocher, comme s'il le connaissait depuis toujours, empoigna son bagage en lui enjoignant de monter. Il n'était pourtant pas le seul voyageur ! Il en fut chagriné et pensa, qu'il devait sans doute avoir l'air un peu niais avec sa valise ! Il préféra imaginer que le voiturier était pressé de terminer sa journée !

Dans la nuit du dimanche 2 août, la campagne angevine, comme partout en France résonna du son du tocsin. L'ordre de mobilisation était strict, toutes les forces devaient être mises à la disposition des armées ! À Vernantes, au fur et à mesure de l'avancement de la matinée, la place de l'église s'encombra de charrettes, de chevaux et d'agriculteurs décontenancés.

La famille Mézenge, dut comme tous les agriculteurs de la bourgade, participer à l'effort de guerre. Ce n'était déjà pas assez d'y envoyer un fils, marmonna Louis à l'adresse de sa femme, il fallait aussi donner son compagnon de labeur et de labour.

Bijou, son beau percheron gris de 11 ans qu'il tenait à la longe, le long de cette route menant au bourg. L'animal comprenait-il où il allait ? Il ne faisait pas plus d'efforts que ça pour être à la hauteur de Louis, c'était tout juste s'il n'aurait pas tiré sur la longe dans le sens inverse pour ralentir la marche ! Louis n'osait se retourner pour le regarder, de peur de deviner dans ses yeux l'affliction que l'animal savait montrer lorsque la tâche n'était pas à son goût. Bijou comprenait tout de ses moindres mouvements, fussent-ils un simple hochement de tête, mais plus sûrement encore quand il l'appelait « ijou » escamotant volontairement le B. Depuis le temps qu'ils étaient de connivence tous les deux à arpenter les champs et la campagne alentour !

Mais Bijou contre toute attente et devant la tâche réagissait avec une extraordinaire docilité, alors l'emmenner où il l'emmenait lui causait un chagrin immense ! C'était peut-être pour ça qu'il n'avait pas cherché à arriver dans les premiers, se disant que, peut-être le quota serait rempli et qu'ainsi, ils n'auraient pas besoin de réquisitionner le sien. Il avait même imaginé qu'en ce cas, il irait aider ses collègues malchanceux qui se retrouveraient sans rien ! N'étions-nous pas en pleines moissons et qui plus est déjà en retard à cause des orages ? Malheureusement, même le dernier fut pris et Louis dut abandonner Bijou et la charrette qu'il traînait derrière lui.

Marie lui ayant, chose exceptionnelle, demandé de ramener le pain pour la maison, Louis s'attarda à discuter avec la boulangère. Il n'était pourtant pas un grand bavard le Louis, mais il avait tellement de peine d'avoir abandonné son cheval, qu'il lui fallait la partager avec d'autres pour la rendre moins douloureuse. Les gens du bourg discutaient aux portes des maisons, commentant avec gravité les événements et la réquisition, en plus d'être dépossédé de leurs meilleurs compagnons de travail. Si nonobstant cela, la population adhérait globalement au projet de défense du pays, pour beaucoup, c'était plus par résignation que par enthousiasme, même si on disait officiellement que

ce ne serait qu'une simple formalité ! La mobilisation générale n'était pas la guerre !

Le même jour, les jeunes mobilisés durent faire leurs bagages et se rendre à leur convocation. Sur la route de la gare, les femmes les accompagnaient aussi gaiement que possible, elles chantaient peut-être pour dédramatiser le moment, car ensuite, elles s'en revenaient au bourg en pleurant les larmes qu'elles n'avaient pas versées à l'aller. À la Taluère, la famille, avait songé à se rendre à Saumur pour aller l'encourager au passage du train, mais comme rien n'était précis et que la confusion régnait ils ne le purent, au grand regret de Marie-Louise et de sa Mère. Louis leur avait d'ailleurs écrit dans ce sens, « il ne savait pas comment faire et comment les trains circuleraient ! »

Louis quitta son poste chez Monsieur Vinssonneau avec son barda et son fascicule de mobilisation. Il se rendit à la gare Saint Laud pour prendre le train qui devait l'emmener vers Orléans et la caserne Coligny au 131<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Ce n'était pas la joie, il ne pourrait même pas dire au revoir de vive voix à Marie... il pensait de plus en plus à elle et évidemment plus encore en la circonstance, mais il n'oubliait pas non plus sa chère petite sœur et ses parents. Comment le pourrait-il ? Tout le long du parcours et à tous les arrêts, le train prenait des voyageurs vers les mêmes destinations, les